

Homélie pour le 19^e dimanche – A, abbaye Sainte-Anne de Kergonan, le 7 août 2011

1 Rois 19, 9a. 11-13a

Romains 9, 1-5

Matthieu 14, 22-33

Hier, Jésus et Élie étaient sur la montagne de la Transfiguration. Aujourd'hui, Élie est « à l'Horeb, la montagne de Dieu » ; et Jésus « gravit la montagne, à l'écart, pour prier ». Partons donc à la montagne ce matin, frères et sœurs. Quittons un instant notre littoral breton un peu humide cet été, ne nous focalisons pas d'emblée sur la spectaculaire marche de Jésus sur les eaux. Place à l'alpinisme !

Élie est donc au mont Horeb appelé aussi Sinaï. C'est par excellence, la montagne de l'apparition de Dieu, de la théophanie. Là, s'est déroulé l'épisode du buisson ardent. Dieu apparut à Moïse dans une flamme de feu, au milieu d'un buisson (cf. Ex 3, 2). Il lui promit alors de libérer Israël de l'Égypte et de le faire entrer dans la Terre promise, pays « ruisselant de lait et de miel » (cf. Ex 3, 8). Il lui demanda aussi d'établir un culte au Seigneur sur cette montagne (cf. Ex 3, 12).

Puis le Seigneur apparaît encore sur le Sinaï lors du don des tables de la Loi. Voici comment l'auteur du *Livre de l'Exode* nous présente cette nouvelle théophanie : « Dès le matin, il y eut des coups de tonnerre, des éclairs et une épaisse nuée sur la montagne, ainsi qu'un très puissant son de trompe et, dans le camp, tout le peuple trembla.(...) La montagne du Sinaï était toute fumante, parce que le Seigneur y était descendu dans le feu ; la fumée s'en élevait comme d'une fournaise et toute la montagne tremblait violemment » (Ex 19, 16. 18). Ensuite vient l'énoncé par Dieu des dix commandements.

Autant dire que l'apparition du Seigneur ce matin à Élie sur cette même montagne de l'Horeb a tout l'air d'une petite révolution. En effet traditionnellement chez les israélites, pour que Dieu se manifeste vraiment, il faut que cela tonne, craque, tremble et brûle de toute part. Tandis qu'ici, Dieu n'est ni dans l'ouragan, ni dans le tremblement de terre, ni même dans le feu. C'est un peu fort ! Non, Dieu apparaît dans « le murmure d'une brise légère » et c'est tout. Pas de promesse de terre, de demande de culte ni de don de la Loi. Ou plutôt c'est comme si promesse, culte et Loi était compris dans la manifestation de la brise légère.

Cette théophanie de l'Ancien Testament, tout en douceur et légèreté, préfigure en réalité la nouvelle Alliance, la venue nouvelle et définitive du Verbe de Dieu dans notre humanité, l'avènement de Jésus Christ. Certaines représentations artistiques de l'Annonciation montrent d'ailleurs Dieu ou son Ange soufflant délicatement la Parole, le Verbe dans l'oreille de la Vierge au moment de la conception de Jésus. Voilà ce que la « brise légère » de l'Horeb annonce, préfigure. Le Verbe entra en Marie comme un souffle léger. « Et le Verbe s'est fait chair » (Jn 1, 14).

La véritable révolution dans l'histoire des théophanies, c'est donc l'Incarnation, le mystère que nous chantons avec allégresse au moment de Noël et de l'Épiphanie. « Rendez-vous compte, un Dieu qui s'est fait si petit ! » soupirait d'admiration une moniale sacristine de l'abbaye Saint-Michel au prêtre venu célébrer la messe de Noël. Oui, désormais, depuis la venue de Dieu dans l'humilité de notre chair, rien n'est trop petit, trop léger, quasi-imperceptible pour être qualifié de théophanie. En la Vierge Marie, tout juste enceinte du Verbe divin, Dieu commence à apparaître d'une manière nouvelle. Il est d'ailleurs peut-être significatif que sitôt après l'Annonciation, Marie part à la montagne, *abiit in montana* (Lc 1, 39). Comme par fidélité aux apparitions divines de l'Ancien Testament, le Verbe incarné, porté par Marie, la toute Sainte, commence donc par se manifester à la montagne. Et

Élisabeth et Jean-Baptiste, habitants des montagnes, sont les témoins choisis de cette théophanie précoce du Verbe incarné. « Béni le fruit de ton sein ! Comment ai-je ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ? Car, vois-tu, (...) l'enfant a tressailli d'allégresse en mon sein » (*Lc* 1, 43. 44) s'exclame ainsi Élisabeth reconnaissant le Dieu sauveur, celui de l'Horeb, dans le sein de Marie.

Tout ceci nous amène à l'Évangile d'aujourd'hui. Où commence la théophanie dans ce passage de saint Matthieu ? À partir du miracle de la marche sur les eaux ou avant ? De même que Jean-Baptiste dans la montagne de Juda a reconnu le Seigneur dans le sein de Marie, de même avons-nous su reconnaître en Jésus priant seul sur la montagne dans l'intimité de son Père et le murmure de l'Esprit, une véritable théophanie ?

Trop souvent, nous réagissons un peu à la manière du judaïsme ancien. Nous attendons une manifestation grandiloquente du Seigneur. En fait, Jésus n'aurait jamais marché sur la mer s'il n'avait d'abord prié seul sur la montagne. La théophanie sur le lac de Gennésareth commence dès ce moment de prière solitaire ; elle l'inaugure d'une manière éminente. Regardez tous les grandes théophanies de la vie de Jésus : le baptême, la transfiguration, la passion-résurrection. Toutes sont inaugurés par un moment de prière de Jésus (cf. *Lc* 3, 21 ; 9, 28-29 ; *Mt* 26, 36-46 et par.).

La Parole de ce jour, frères et sœurs, nous invite donc à trouver ou retrouver des moments d'intimité avec le Seigneur, des moments où l'on prend le temps d'écouter le « murmure de la brise légère » en nous. On entend parfois la formule : « La prière des saints hâte le retour du Seigneur » (cf. *2 P* 3, 12). Nous pouvons peut-être mieux comprendre cette expression à la lumière de notre Évangile. Nos moments d'intimité avec le Seigneur sont comme le préambule obligatoire de la théophanie définitive, celle du retour du Christ, sa Parousie. De même que Jésus a inauguré sa marche sur les eaux en priant son Père sur la montagne, de même nous inaugurons, nous hâtons le jour où il marchera – et nous avec – de manière définitive sur les eaux de la mort, « l'étang de soufre et de feu » (*Ap* 19, 20 ; 20, 10 ; 21, 8). Chaque fois que nous adorons le Père, « non plus sur cette montagne, ni à Jérusalem, mais en esprit et vérité » (cf. *Jn* 4, 21. 23), alors commence – et toujours un peu plus – la théophanie du dernier jour.

Parfois nous autres chrétiens restons un peu en deçà de la prière en esprit et vérité, de l'écoute du murmure de la brise légère. Nous demeurons encore au niveau des anciennes théophanies du Sinaï, celles qui procuraient la promesse, le culte, la Loi. Nous sommes un peu comme ces fils d'Israël dont parle saint Paul dans la deuxième lecture, ceux qui ont « pour eux l'adoption, la gloire, les alliances, la loi, le culte, les promesses de Dieu ». Mais ces réalités bonnes ne demeurent-elles pas un peu trop théoriques pour nous, extérieures à nous ? Avons-nous vraiment accueilli dans l'intimité de nos vies le Christ, « Dieu béni éternellement » ? Il est dans sa personne-même la promesse, le culte et la Loi.

Les monastères sont dans l'Église et le monde comme des montagnes spirituelles. Dans une vie cachée et silencieuse d'intimité avec le Seigneur, les moines inaugurent l'embrasement définitif de l'univers (cf. *2 P* 3, 10) qui consiste d'abord en l'annonce de l'Évangile à toutes les nations (cf. Saint Augustin, *Lettre* 199, 12, 47). Alors, allez, marchez, portez la Bonne Nouvelle, et jusqu'au-delà des mers ! Amen.